répond don César de Bazan. Et voilà don César qui admonete vertement le roi d'Espagne et lui fait comprendre qu'il est mal à lui de marcher sur les brisées d'un de ses sujets les plus dévoués. Puis il lui raconte qu'il vient du palais d'Aranjuez, où, à la faveur de l'obscurité, il a entrevu un homme aux pieds de la reine, et cherchant à l'entraîner dans les bosquets afin de profiter de l'absence du roi. Cet homme n'était autre que don José de Santarem, l'ami et le premier ministre du roi. L'indignation de Charles II est au comble, et quand il veut s'élancer au dehors pour aller châtier l'insolent, don César lui barre le passage : « Il est trop tard, sire! je l'ai frappé de ma main au visage, je l'ai frappé au cœur de mon épée, j'ai savouré votre honneur; et maintenant, sire, disposez du mien. » Le roi, rassuré sur son propre compte et repentant, prend la main de don César et le nomme gouverneur de Grenade...., à cent lieues de Madrid, pour plus de sûreté.

On a beaucoup reproché aux auteurs d'avoir pris leur sujet et jusqu'à leur façon de le traiter, à Victor Hugo (*Ruy Blas*). Certes, ils ne pouvaient emprunter à plus riche que celui-là, et, pour notre part, nous ne leur reprochons que d'avoir fait deux actes très-médiocres, là où Victor Hugo en eût fait, sans doute, deux excellents. Nous voulons parler des deux derniers, ceux où le caractère de don César est complètement méconnu. Les auteurs en ont fait un vulgaire bourgeois ayant amouraché de sa femme, un gentilhomme chevaleresque qui prend à chaque instant

L'air d'un mari qui hurle ou d'un tigre qui pleure.

C'est là un don César de fantaisie, créé pour les besoins de la circonstance, et l'on cherchera, en vain, à nous faire avaler, le lazzarone au pourpoint fané, au chapeau flétri, aux manchettes effiloquées, et qui ne demande qu'à vivre, boire, aimer et jouir. Somme toute, ce drame, tout un grand succès, dû, en partie, aux auteurs, et surtout à l'incomparable Frédérick-Lemaître, qui semblait né tout exprès pour représenter cape et ceindre la rapière du comte de Garofa.

Don César de Bazan, un des personnages de *Ruy Blas*, et, on peut le dire hardiment, une des plus heureuses créations de M. Victor Hugo. Don César est le type du bohémien gentilhomme; c'est un grand seigneur devenu gueux, un duc qui mène la vie décrite par Murger et pis encore; mais, comme les héros du pays latin, le bohémien castillan a conservé une allure noble et généreuse, je ne sais quoi de chevaleresque et de poétique, malgré sa misère; il porte des haillons, mais il s'y drape si bien qu'on reconnaît en lui le grand seigneur.

Don César a été riche; mais il s'est ruiné de bonne heure en plaisirs et en joyeuse vie. Écoutons-le raconter lui-même son histoire dans son pittoresque langage :

Je m'appelle César, comte de Garofa;
Mais le sort de folie en naissant me coiffa.
J'étais riche, j'avais des palais, des domaines,
Je pouvais largement tenter les Célimènes.
Bah! mes vingt ans n'étaient pas encore révolus
Que j'avais mangé tout; il ne me restait plus
Des mes prospérités, ou rêelles ou fausses,
Qu'un tas de créanciers hurlant après mes chausses.
Ma foi, j'ai pris la fuite et j'ai changé de nom.
A présent je ne suis qu'un joyeux compagnon,
Zafari, que, hors vous, nul ne peut reconnaître.

Il est heureux en dépit du sort; il n'a plus de palais, souvent même point de gîte. Qu'importe! il prend une pierre pour oreiller,

. . . Et dort avec le ciel bleu sur sa tête.

Pourtant don Salluste, son cousin, a résolu de lui rendre au moins quelques reflets de son ancien éclat, mais à une condition : c'est que Zafari, rebaptisé don César de Bazan, servira les projets de son cousin, et se fera l'instrument d'une terrible vengeance. Contre qui? Contre une femme. A ce mot, le lazzarone se redresse et regarde fièrement le marquis :

Ne m'en dites pas plus. Halte là! sur mon âme,
Mon cousin, en ceci voici mon sentiment :
Celui qui, bassement et tortueusement,
Se venge, ayant le droit de porter une lame
Noble, par une intrigue, homme, sur une femme,
Et qui, né gentilhomme, agit en alguazil,
Celui-là, fût-il grand de Castille, fût-il
Suivi de cent clairons sonnant des tintamarres,
Fût-il tout harnaché d'ordres et de chamarres,
Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux,
N'est pour moi qu'un maraud sinistre et ténébreux
Que je voudrais, pour prix de sa lâcheté vile,
Voir pendre à quatre clous aux gibets de la ville.
(Il jette la bourse aux pieds de don Salluste, avec un mouvement de suprême dédain.)
Gardez votre secret et gardez votre argent.

. . . De vos bienfaits je n'aurai nulle envie
Tant que je trouverai, vivant, ma libre vie :
Aux fontaines, de l'eau; dans les champs, le grand air;
A la ville, un voleur qui m'habille l'hiver;
Dans mon âme, l'oubli des prospérités mortes,
Et devant vos palais, monsieur, de larges portes,
Où je puisse, à midi, sans souci du réveil,
Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

On voit tout ce qu'il y a de noblesse et de générosité dans cet aventurier, chef de bandits et de voleurs. Avec quelle fierté et quel mépris il parle à don Salluste! Le gentilhomme des deux n'est pas celui qu'on pense. Ajoutons : des deux, l'honnête homme, c'est le voleur, c'est don César.

Aussi don Salluste a-t-il pris en haine ce Zafari qui lui fait la leçon, et qui se pique de plus de délicatesse que lui. Il se vengera. Il ordonne aux alguazils qui sont à son service de suivre don César au sortir du palais, et de s'emparer de lui pour l'aller vendre aux corsaires d'Afrique.

Pendant deux actes entiers don César a disparu, ou plutôt non; car don Salluste, en l'exilant, a eu soin de le remplacer; il a donné à son valet Ruy Blas les palais, les titres et le rang de don César de Bazan, depuis longtemps oublié à la cour, et dont le retour est salué avec empressement par tous les seigneurs. On sait que Salluste veut se venger de la reine en lui donnant pour amant son valet, qu'elle prend pour don César. Tout a réussi selon les vœux de Salluste, quand le vrai don César reparaît à l'improviste. Transportons-nous dans la maison de Salluste, sombre demeure grillée et verrouillée, gardée par des muets, pleine de ténèbres et de silence. On entend un grand bruit dans la cheminée, par laquelle tombe tout à coup un homme, enveloppé d'un manteau déguenillé, qui se précipite dans la chambre. C'est don César. Effaré, essoufflé, décoiffé, étourdi, à la fois inquiet et joyeux, il se relève en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance avec force révérences et chapeau bas.

. . . . . Tant pis! c'est moi!
Pardon! ne faites pas attention, je vous prie.
Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.
J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché.

(Il s'arrête au milieu de la chambre et s'aperçoit qu'il est seul.)

Personne! sur le toit tout à l'heure perché
J'ai cru pourtant ouïr un bruit de voix. Personne!
Fort bien. Recueillons-nous : la solitude est bonne.
Oui! que d'événements! J'en suis émerveillé.
Comme l'eau qu'il recoue arrivait à mouiller.
Primo, ces alguazils qui m'ont pris dans leurs serres;
Puis cet embarquement absurde, ces corsaires,
Et cette grosse ville où l'on m'a tant battu,
Et les tentations faites sur ma vertu
Par cette femme jaune, et mon départ du bagne,
Mes voyages : enfin mon retour en Espagne.
Puis, quel roman! le jour où j'arrive, c'est fort!
Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord;
Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue.
Je saute un mur; j'avise une maison perdue
Dans les arbres, j'y cours; personne ne me voit;
Je grimpe allégrement du hangar sur le toit;
Enfin je m'introduis dans le sein des familles
Par une cheminée, où je mets en guenilles [pend.
Mon manteau le plus neuf, qui sur mes chausses
Par Dieu! monsieur Salluste est un grand sacripant!

Cette scène de comédie, qui vient s'intercaler au milieu d'un drame émouvant, est d'un effet très-heureux, qui suspend l'intérêt sans le détruire; on ne saurait imaginer rien de plus franchement comique. A peine revenu de sa surprise, don César, cédant à la curiosité qui fait le fond de sa joyeuse nature, procède à l'inventaire des lieux où le hasard l'a fait tomber; il ouvre les tiroirs et examine tout ce qu'ils contiennent. C'est d'abord un manteau de velours vert brodé d'or qui frappe ses regards :

Ce manteau me paraît plus décent que le mien,

dit-il, et il fait l'échange; de même pour une fort belle paire de bottines à canons de dentelles, qui se trouvent là fort à propos; puis il continue son examen. Voici sa conclusion sur sa nouvelle demeure :

Maison mystérieuse et propre aux tragédies :
Portes closes, volets barrés; un vrai cachot.
Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.
C'est bien bon du bon vin....

Après cette réflexion, accompagnée d'un soupir, il aperçoit une armoire dans le mur; il y court :

Voyons, ceci m'a l'air d'une bibliothèque.
Justement. Un pâté, du vin, une pastèque;
C'est un en-cas complet. Six flacons bien rangés.
Diable! sur ce logis j'avais des préjugés!

Et il s'attable, sans plus tarder. Entre un valet qui demande le seigneur don César de Bazan. On juge de l'étonnement du bandit, qui ne sait pas encore comment Ruy Blas a été mis en possession de ses titres; mais il faut payer d'audace. Il cache son étonnement et reçoit sans scrupule l'argent qu'on lui apporte, sans savoir de quelle part, ni pourquoi faire on le lui apporte. Puis il grise le laquais, et lui donne quelques doublons pour aller régaler dans les carrefours ses anciens compagnons de misère, les truands et les lazzaroni de Madrid. Après le laquais vient une duègne qui demande encore le seigneur don César de Bazan. Le quiproquo continue, mais il a trop bien commencé pour ne pas bien finir. C'est un rendez-vous qu'une belle inconnue veut bien accorder à don César. Puis vient un amant jaloux, don Guritan, le rival malheureux de Ruy Blas auprès de la reine, qui propose un cartel. Don César est trop galant homme pour le refuser : il quitte la scène pour expédier don Guritan, et revient tout fier de sa prouesse; mais, cette fois, il trouve une figure moins joyeuse, celle de don Salluste; car c'est chez lui que le hasard a conduit don César; c'est le manteau de don Salluste que le pauvre Zafari vient d'endosser; c'est son argent qu'il a mis dans ses poches... Aussi, quand don César appelle les alguazils pour leur dénoncer les perfidies de son cousin à son égard, celui-ci n'a pas de peine à faire reconnaître l'accusateur pour un coupable, pour un voleur, que l'on entraîne encore une fois en prison. C'en est fait, don César ne paraîtra plus. Il est vaincu : Salluste triomphe.

Bien que le personnage de don César soit en quelque sorte épisodique dans la pièce, il n'en est pas moins très-original, très-intéressant et très-sympathique. Ce gueux plein de nobles sentiments, avec sa franchise, sa gaieté et son insouciance, se fait pardonner ses défauts, même ses vices. On l'écoute volontiers faire parade de son étrange philosophie. C'est un mauvais sujet, une mauvaise tête, mais un bon cœur, et voilà pourquoi on lui pardonne.

Le rôle de don César, dit M. Victor Hugo dans sa note sur *Ruy Blas*, a naturellement eu beaucoup d'aventures, dont les journaux et les tribunaux ont entretenu le public. En somme, le résultat a été le plus heureux du monde. Don César a fort cavalièrement pris au boulevard et fort légitimement donné à la comédie un bien qui lui appartenait, c'est-à-dire le talent vrai, fin, souple, charmant, irrésistiblement gai et singulièrement littéraire de M. Saint-Firmin. »

Don Salluste de Bazan, un des personnages principaux du *Ruy Blas* de M. Victor Hugo, et peut-être le type le plus saisissant du traître et du fourbe. Don Salluste est un homme de ténèbres, qui aime l'ombre et la nuit, qui médite de loin, froidement, impitoyablement, les plus effroyables vengeances. C'est le génie du mal. C'est Satan, il est réduit à homme. Malheur à ceux qui le gênent! malheur à ceux qui l'offensent! car il ne sait pas pardonner. A coup sûr, voilà une création originale et vigoureuse, et, si elle n'est pas elle précisément trop originale, trop vigoureuse; peut-être ce fourbe étrange touche-t-il par quelques côtés aux personnages de mélodrame. Il ne faut rien forcer, ni le mal ni le bien, pour rester dans la nature humaine. Don Salluste est plutôt un personnage imaginaire qu'un être réel. Si l'on rencontre des méchants dans le monde, espérons qu'on n'en rencontre pas souvent d'aussi méchants, d'aussi persévérants dans la haine, d'aussi logiques dans la colère. Ces réserves faites, nous reconnaissons bien volontiers ce qu'il y a d'énergie singulière et de véritable grandeur dans le rôle de don Salluste. Nous ne nous contenterons pas de renvoyer le lecteur à l'analyse de *Ruy Blas* : il est nécessaire de donner ici à don Salluste une place à part, et d'esquisser à grands traits cette figure extraordinaire.

Don Salluste paraît deux fois dans la pièce de M. Victor Hugo, au commencement et à la fin. Sans être le personnage principal, il est l'un des plus importants, et l'on pense à lui avec effroi, même pendant les trois actes où il est absent. C'est lui qui domine tout le drame en quelque sorte, et l'on croit toujours entrevoir son ombre menaçante derrière l'infortuné Ruy Blas, trop oublieux de son ancien maître.

Don Salluste a séduit une des suivantes de la reine. La reine lui a laissé le choix entre un mariage et l'exil. Il s'est décidé pour le dernier parti; mais on conçoit sa colère et son dépit.

Oh! je me vengerai, Gudiel, tu m'entends;

. . . . . Fernand!
Je me vengerai, va! comment? Je ne sais pas;
Mais je veux que ce soit effrayant.....

Il songe d'abord à se servir de son cousin don César de Bazan, noble cœur, tête folle, qui s'est ruiné tout jeune et est réduit à mettre son épée à la merci de qui veut la payer. Pourtant ce gentilhomme en guenilles tient encore trop à son honneur trouvé pour venger son cousin d'une femme.

Don Salluste fait saisir l'aventurier dépositaire de son secret et ordonne qu'on aille le vendre aux corsaires. Mais qui servira sa vengeance? Son valet, Ruy Blas, dont il a découvert la folle passion pour la reine. Il n'en faut pas plus pour construire un plan admirablement combiné, où rien ne manque, où ne manque pas même celui qui ne saurait tromper son attente. Il va transformer Ruy Blas en gentilhomme, lui donner le palais et les titres de son cousin don César, oublié depuis longtemps à la cour, et le valet, devenu gentilhomme, pourra se faire couvrir de la reine. Tout est prêt. Il peut disparaître et attendre.

N'y a-t-il pas une sorte de grandeur singulière dans cette conception diabolique? Cet homme qui arrange à son gré, de loin, à longues échéances, les plus dramatiques événements, qui met les hommes aux prises les uns avec les autres, et qui se retire ensuite à l'écart pour contempler de loin son ouvrage et pour attendre le dénoûment qu'il a préparé d'avance, n'est-ce pas un effrayant génie, que l'on peut haïr, mais qu'on ne saurait s'empêcher de regarder pourtant avec admiration? Rôle difficile et délicat que celui de don Salluste! Si nous en croyons l'auteur de la pièce, Alexandre Mauzin, chargé d'interpréter ce rôle, l'avait supérieurement compris. « Don Salluste, dit M. V. Hugo, c'est Satan, mais c'est Satan grand d'Espagne de première classe; c'est l'orgueil du démon sous la fierté du marquis; du bronze sous de l'or; un personnage poli, sérieux, contenu, sobrement railleur, froid, lettré, homme du monde, avec des éclairs infernaux. Il faut à l'acteur qui aborde ce rôle une manière tranquille, sinistre et grande, avec deux explosions terribles, l'une au commencement, l'autre à la fin. »

De ces deux explosions, nous avons montré la première; passons à la seconde. Don Salluste est resté dans l'ombre, patient, comme la vengeance divine qu'on représente toujours s'avançant lentement et sans bruit pour arriver plus sûrement au moment fatal. Don Salluste sait attendre : c'est là assurément une science rare, qui fait de lui un esprit supérieur; il sait attendre : voilà le secret de sa force. Il sait disparaître aussi longtemps qu'il le faut, et ne revient que quand tout est préparé, quand sa vengeance est sûre. Ruy Blas est devenu le marquis don César de Bazan. Sa jeunesse, sa grâce, l'éclat de son rang l'ont fait remarquer à la cour. Il a été d'abord page de la reine, puis bientôt son amant; alors tous les honneurs et tous les pouvoirs ont été mis en ses mains. Il est le premier gentilhomme du royaume; il fait la leçon aux généraux et aux ministres du roi; mais il a oublié son ancien maître, qui n'oublie rien, lui, et qui s'apprête tout à coup, pour rappeler à Ruy Blas le néant d'où il l'a tiré et où il peut le replonger quand il voudra. La scène est admirable et d'un grand effet dramatique. Le premier ministre d'Espagne retombe simplement laquais, et, dans la salle du conseil, où il vient de traiter en maître des affaires de l'État, où il a pressé tout à l'heure la reine entre ses bras, il est réduit à homme. Malheur à ceux qui le gênent! malheur à ceux qui l'offensent! car il ne sait pas pardonner. A coup sûr, voilà une création originale et vigoureuse, et, si elle n'est pas elle précisément trop originale, trop vigoureuse; peut-être ce fourbe étrange touche-t-il par quelques côtés aux personnages de mélodrame. Il ne faut rien forcer, ni le mal ni le bien, pour rester dans la nature humaine. Don Salluste est plutôt un personnage imaginaire qu'un être réel. Si l'on rencontre des méchants dans le monde, espérons qu'on n'en rencontre pas souvent d'aussi méchants, d'aussi persévérants dans la haine, d'aussi logiques dans la colère. Ces réserves faites, nous reconnaissons bien volontiers ce qu'il y a d'énergie singulière et de véritable grandeur dans le rôle de don Salluste. Nous ne nous contenterons pas de renvoyer le lecteur à l'analyse de *Ruy Blas* : il est nécessaire de donner ici à don Salluste une place à part, et d'esquisser à grands traits cette figure extraordinaire.

Don Salluste paraît deux fois dans la pièce de M. Victor Hugo, au commencement et à la fin. Sans être le personnage principal, il est l'un des plus importants, et l'on pense à lui avec effroi, même pendant les trois actes où il est absent. C'est lui qui domine tout le drame en quelque sorte, et l'on croit toujours entrevoir son ombre menaçante derrière l'infortuné Ruy Blas, trop oublieux de son ancien maître.

Don Salluste a séduit une des suivantes de la reine. La reine lui a laissé le choix entre un mariage et l'exil. Il s'est décidé pour le dernier parti; mais on conçoit sa colère et son dépit.

Oh! je me vengerai, Gudiel, tu m'entends;

. . . . . Fernand!
Je me vengerai, va! comment? Je ne sais pas;
Mais je veux que ce soit effrayant.....

Il songe d'abord à se servir de son cousin don César de Bazan, noble cœur, tête folle, qui s'est ruiné tout jeune et est réduit à mettre son épée à la merci de qui veut la payer. Pourtant ce gentilhomme en guenilles tient encore trop à son honneur trouvé pour venger son cousin d'une femme.

Don Salluste fait saisir l'aventurier dépositaire de son secret et ordonne qu'on aille le vendre aux corsaires. Mais qui servira sa vengeance? Son valet, Ruy Blas, dont il a découvert la folle passion pour la reine. Il n'en faut pas plus pour construire un plan admirablement combiné, où rien ne manque, où ne manque pas même celui qui ne saurait tromper son attente. Il va transformer Ruy Blas en gentilhomme, lui donner le palais et les titres de son cousin don César, oublié depuis longtemps à la cour, et le valet, devenu gentilhomme, pourra se faire couvrir de la reine. Tout est prêt. Il peut disparaître et attendre.

N'y a-t-il pas une sorte de grandeur singulière dans cette conception diabolique? Cet homme qui arrange à son gré, de loin, à longues échéances, les plus dramatiques événements, qui met les hommes aux prises les uns avec les autres, et qui se retire ensuite à l'écart pour contempler de loin son ouvrage et pour attendre le dénoûment qu'il a préparé d'avance, n'est-ce pas un effrayant génie, que l'on peut haïr, mais qu'on ne saurait s'empêcher de regarder pourtant avec admiration? Rôle difficile et délicat que celui de don Salluste! Si nous en croyons l'auteur de la pièce, Alexandre Mauzin, chargé d'interpréter ce rôle, l'avait supérieurement compris. « Don Salluste, dit M. V. Hugo, c'est Satan, mais c'est Satan grand d'Espagne de première classe; c'est l'orgueil du démon sous la fierté du marquis; du bronze sous de l'or; un personnage poli, sérieux, contenu, sobrement railleur, froid, lettré, homme du monde, avec des éclairs infernaux. Il faut à l'acteur qui aborde ce rôle une manière tranquille, sinistre et grande, avec deux explosions terribles, l'une au commencement, l'autre à la fin. »

Don Alfonso Munio, drame espagnol en quatre actes, de doña Gertrudis Gomez de Avellaneda, représenté à Madrid en 1844, avec un immense succès, sur la scène de La Cruz. C'est un drame chevaleresque. Nous sommes à la cour de Castille. L'Espagne est en pleine guerre contre le Maure. Les filles d'honneur de la reine Berenguela entrent en scène, et tour à tour s'attristent ou s'exaltent à la pensée des combats déjà livrés et de ceux qui se préparent. La plus belle de ces jeunes filles, la plus fière, la plus rêveuse, cette damoiselle aux grands yeux noirs, aux cheveux d'ébène, qui laisse errer son regard à l'aventure par ces campagnes qu'embrasse le soleil de Castille, c'est la fille du comte don Alfonso Munio, la vertueuse Fronilde, qu'alarment tout à la fois les périls de son père et ceux de l'infant don Sanche. Don Alfonso Munio est l'ami et le conseiller du roi Alonzo le Guerrier, septième du nom, qui, après trente victoires, se fit couronner empereur à Tolède et à Léon, et dont le fils, don Sanche le Désiré, fut à sa mort si amèrement pleuré des Castillans. La haine du Maure défraye tout ce premier acte, qui fait profondément pénétrer mœurs et les caractères sont largement dessinés. Le style, en dépit d'une fougue juvénile, est correct dans sa hardiesse, et s'élève parfois très-haut. L'auteur s'est inspiré des drames de Victor Hugo, mais comme un maître s'inspire d'un autre, en gardant sa propre originalité.

Don Sanche ou le **Château d'amour**, opéra en un acte, paroles de Théaulon et de Rancé, musique du célèbre virtuose Frantz Listz, représenté sans succès à l'Académie royale de musique le 17 octobre 1826.

Donnons ici, d'après un critique du temps, l'analyse de cet opéra, qui fut une véritable curiosité, à cause de l'extrême jeunesse de l'auteur (il n'avait pas alors plus de seize ans). Le sujet est tiré d'un des chants de l'Arioste, que Florian avait déjà arrangé en nouvelle. Don Sanche est épris de l'orgueilleuse Elzire, laquelle ne veut point avouer l'amour qu'elle ressent pour le noble chevalier. Un enchanteur, ami de don Sanche, fait arriver Elzire devant un château où l'on n'admet que des couples d'amants. Amadis et Oriane, ces célèbres victimes d'un sentiment passionné, seraient impitoyablement refusés, s'ils n'étaient accompagnés de la belle Oriane et de la tendre Iseult. Aussi, malgré un violent orage, suscité par l'enchanteur Alidor, la fière Elzire ne peut trouver d'asile dans le château d'amour, parce qu'elle ne veut pas y entrer sous la conduite de don Sanche. Elle aime mieux essuyer l'orage que d'avouer qu'elle aime. Pour soumettre l'entêtement de cette belle inhumaine, on imagine de lui amener don Sanche grièvement blessé, dit-on, dans un duel dont elle a été le motif. Il faut donner des secours à ce héros de la fidélité; on ne peut en trouver qu'au château d'amour, et l'on ne peut y entrer qu'en avouant que l'on aime. Cette fois, le scrupule orgueilleux cède, et Elzire déclare hautement son amour pour don Sanche, que cet aveu rend aussitôt de la plus grande tristesse.

Demandé avec instance après la représentation, Listz fut présenté au public par Prévôt et Mme Grassari, qui avaient joué dans l'opéra les rôles de l'enchanteur Alidor et d'Elzire. Adolphe Nourrit représentait don Sanche, et Mlle Jawureck un page du château d'amour.

Don Desiderio, opéra-bouffe en deux actes, livret du comte Giraud, d'après la pièce intitulée l'*Obligeant maladroit*, musique du peintre Joseph Poniatowski, représenté à Pise en 1839, et au Théâtre-Italien le 16 mars 1858. Cet opéra fut joué à Rome pour la première fois en 1842. La pièce est amusante. Il s'agit d'un malencontreux personnage qui ne fait que des maladresses. Il croit mort un de ses amis qui se porte bien, annonce brusquement à la femme de celui-ci qu'elle est veuve et contribue à la faire déshériter; puis, afin de réparer le mal qu'il a fait, il lui propose sa main et sa fortune; mais le défunt n'est pas mort et revient pour lui sauter à la gorge. La droiture des intentions de don Desiderio est aussi manifeste que sa maladresse, et tout ce monde s'embrasse. La musique écrite par le prince amateur est dans le goût italien, facile, courante, correcte, vive et assez superficielle. L'instrumentation est un peu bruyante. On a remarqué la romance d'Angiolina, le sextuor *Lo dico, Non lo dico*, qui rappelle les meilleures scènes bouffes de l'ancien répertoire italien. *Don Desiderio* a été joué par Zucchini, Corsi, Mario, Mme Salvini Donati.

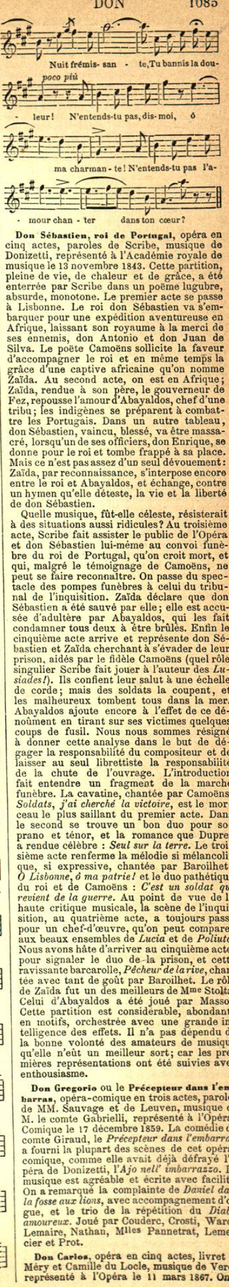
Don Pasquale, opéra-bouffa en trois actes, musique de Donizetti, représenté au Théâtre-Italien le 4 janvier 1843. Le sujet de la pièce n'est pas neuf, puisqu'il s'agit d'un vieillard époux; mais les scènes épisodiques lui donnent de l'agrément. Don Pasquale est vieux et riche; il se met en tête de prendre femme. Son ami, le docteur Malatesta, ne pouvant l'en dissuader, feint d'entrer dans ses vues, et lui propose sa propre sœur, fille timide et naïve; fille élevée, dit-il, dans un couvent. Celle-ci, qui n'est autre que Norina, jeune veuve fort rusée et aimée d'Ernesto, neveu de don Pasquale, entre dans le piége, et, sous le nom de Sofronia, devient une tigresse indomptable. Elle fait une dépense d'enfer, met tout son plaisir à torturer le pauvre don Pasquale, qui, ayant osé faire quelques observations, reçoit un soufflet. Il ne lui reste plus qu'à s'aller pendre de désespoir. Alors seulement on lui apprend qu'il a été dupe : que notaire et contrat ont été simulés, et qu'il est libre. C'est avec une explosion de joie qu'il se décharge sur son neveu du fardeau conjugal.

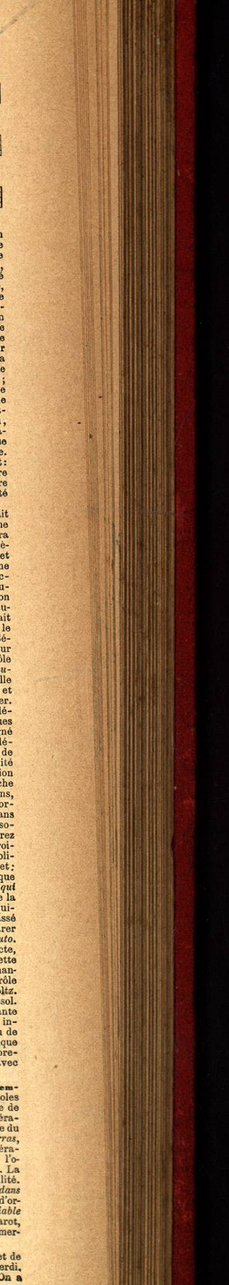
Le fonds de ce livret appartient à un opéra intitulé *Ser Marc Antonio*, représenté le 10 juillet 1813, et dont la musique est de Pavesi. La partition de l'opéra de *Don Pasquale* est charmante et offre quatre morceaux tout à fait hors ligne : le duo de la répétition, au premier acte, entre Norina et le docteur; le beau quatuor final du second; le duo du soufflet et la délicieuse sérénade du troisième acte, devenue populaire. Ce morceau est une inspiration d'une fraîcheur et d'une originalité charmantes.

Lablache était d'un comique achevé dans le rôle de don Pasquale; Mario, Tamburini et Mme Grisi ont chanté avec succès les rôles d'Ernesto, de Malatesta et de Norina. Quoique Donizetti ait composé cet opéra expressement pour le public parisien, il était plus connu dans la province que dans la capitale, où il n'était représenté que trois ou quatre fois pendant la saison des Italiens. M. Carvalho a eu la bonne pensée de donner *Don Pasquale*, traduit en français, au Théâtre-Lyrique. Ismaël et Mlle de Maesen ont chanté les rôles créés par Lablache et Mme Grisi. *Don Pasquale* fut représenté avec la version française de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz, le 9 septembre 1854. Troy s'est fait particulièrement remarquer dans le rôle du docteur.

Le succès obtenu sur le Théâtre-Lyrique par l'œuvre de Donizetti a été considérable. Les dilettanti français ont retrouvé dans *Don Pasquale* les qualités scéniques et les effets d'orchestration qui distinguent à un si haut degré l'auteur de *Lucie* et de la *Favorite*. La sérénade a été surtout vivement applaudie; comme Donizetti se plaisait à le reconnaître, elle aurait suffi à assurer la fortune de l'ouvrage.

Nous la reproduisons :





Don Sébastien, roi de Portugal, opéra en cinq actes, paroles de Scribe, musique de Donizetti, représenté à l'Académie royale de musique le 13 novembre 1843. Cette partition, pleine de vie, de chaleur et de grâce, a été enterrée par Scribe dans un poëme lugubre, absurde, monotone. Le premier acte se passe à Lisbonne. Le roi don Sébastien va s'embarquer pour une expédition aventureuse en Afrique, laissant son royaume à la merci de ses ennemis, don Antonio et don Juan de Silva. Le poëte Camoëns sollicite la faveur d'accompagner le roi et en même temps la grâce d'une captive africaine qu'on nomme, Zaïda. Au second acte, on est en Afrique; Zaïda, rendue à son père, le gouverneur de Fez, repousse l'amour d'Abayaldos, chef d'une tribu; les indigènes se préparent à combattre les Portugais. Dans un autre tableau, don Sébastien, vaincu, blessé, va être massacré, lorsqu'un de ses officiers, don Enrique, se donne pour le roi et tombe frappé à sa place. Mais ce n'est pas assez d'un seul dévouement : Zaïda, par reconnaissance, s'interpose encore entre le roi et Abayaldos, et échange, contre un hymen qu'elle déteste, la vie et la liberté de don Sébastien.

Quelle musique, fût-elle céleste, résisterait à des situations aussi ridicules? Au troisième acte, Scribe fait assister le public de l'Opéra et don Sébastien lui-même au convoi funèbre du roi de Portugal, qu'on croit mort, et qui, malgré le témoignage de Camoëns, ne peut se faire reconnaître. On passe du spectacle des pompes funèbres à celui du tribunal de l'inquisition. Zaïda déclare que don Sébastien a été sauvé par elle; elle est accusée d'adultère par Abayaldos, qui les fait condamner tous deux à être brûlés. Enfin le cinquième acte arrive et représente don Sébastien et Zaïda cherchant à s'évader de leur prison, aidés par le fidèle Camoëns (quel rôle singulier Scribe fait jouer à l'auteur des *Lusiades*!). Ils confient leur salut à une échelle de corde; mais des soldats la coupent, et les malheureux tombent tous dans la mer. Abayaldos ajoute encore à l'effet de dénoûment en tirant sur ses victimes quelques coups de fusil. Nous nous sommes résigné à donner cette analyse dans le but de dégager la responsabilité du compositeur et de laisser au seul librettiste la responsabilité de la chute de l'ouvrage. L'introduction fait entendre un fragment de la marche funèbre. La cavatine, chantée par Camoëns, *Soldats, j'ai cherché la victoire*, est le morceau le plus saillant du premier acte. Dans le second se trouve un bon duo pour soprano et ténor, et la romance que Duprez a rendue célèbre : *Seul sur la terre*. Le troisième acte renferme la mélodie si mélancolique, si expressive, chantée par Baroilhet : *O Lisbonne, ô ma patrie!* et le duo pathétique du roi et de Camoëns : *C'est un soldat qui revient de la guerre*. Au point de vue de la haute critique musicale, la scène de l'inquisition, au quatrième acte, a toujours passé pour un chef-d'œuvre, qu'on peut comparer aux beaux ensembles de *Lucia* et de *Poliuto*. Nous avons hâte d'arriver au cinquième acte, pour signaler le duo de la prison, et cette ravissante barcarolle, *Pêcheur de la rive*, chantée avec tant de goût par Baroilhet. Le rôle de Zaïda fut un des meilleurs de Mme Stoltz. Celui d'Abayaldos a été joué par Massol. Cette partition est considérable, abondante en motifs, orchestrée avec une grande intelligence des effets. Il n'a pas dépendu de la bonne volonté des amateurs de musique qu'elle n'eût un meilleur sort; car les premières représentations ont été suivies avec enthousiasme.

Don Gregorio ou le **Précepteur dans l'embarras**, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Sauvage et de Leuven, musique de M. le comte Gabrielli, représenté à l'Opéra-Comique le 17 décembre 1859. La comédie du comte Giraud, le *Précepteur dans l'embarras*, a fourni la plupart des scènes de cet opéra-comique, comme elle avait déjà défrayé l'opéra de Donizetti, l'*Ajo nell' imbarazzo*. La musique est agréable et écrite avec facilité. On a remarqué la complainte de *Daniel dans la fosse aux lions*, avec accompagnement d'orgue, et le trio de la répétition du *Diable amoureux*. Joué par Couderc, Crosti, Warot, Lemaire, Nathan, Mlles Pannetrat, Lemercier et Prot.

Don Carlos, opéra en cinq actes, livret de Méry et Camille du Locle, musique de Verdi, représenté à l'Opéra le 11 mars 1867. On a